

LES FOUILLES ITALIENNES DE YALÂ (YÉMEN DU NORD) :
NOUVELLES DONNÉES SUR LA CHRONOLOGIE DE
L'ARABIE DU SUD PRÉISLAMIQUE,
PAR MM. ALESSANDRO DE MAIGRET ET CHRISTIAN ROBIN

L'Arabie du Sud n'a pas encore trouvé sa place parmi les grandes civilisations du Proche-Orient antique. On commence à mieux connaître la qualité de son architecture de pierre, la perfection de ses inscriptions ou sa remarquable maîtrise des techniques hydrauliques. Mais, sans une bonne chronologie absolue, il est impossible d'évaluer son importance historique, fonction notamment de son originalité.

Or, la chronologie sudarabique n'est encore que très partiellement fixée. Sans doute, celle de la période finale, du IV^e au VI^e siècle de l'ère chrétienne, n'a-t-elle jamais fait réellement problème¹ : les inscriptions, bien que peu nombreuses, sont fréquemment datées d'après une ère, appelée himyarite, dont on connaît approximativement le point de départ² ; de plus, elles recourent souvent les sources classiques et orientales ou les traditions islamiques. Pour les II^e et III^e siècles de l'ère chrétienne et même pour le I^{er}, des découvertes épigraphiques de la Mission archéologique française en République arabe du Yémen ont permis de fixer la succession des règnes dans deux des principaux royaumes, Saba³ et Himyar ; elles ont fait l'objet de deux communications ici-même, en 1981 et en 1982³.

1. On manque d'une synthèse récente sur cette période. Pour un canevas des principaux événements, on pourra se reporter à Walter W. Müller, « Survey of the History of the Arabian Peninsula from the First Century A.D. to the Rise of Islam », dans *Studies in the History of Arabia*, Volume II : *Pre-Islamic Arabia*, Riyadh, King Saud University Press, 1404 h./1984 m., p. 125-131 (plus précisément, p. 128 suiv.), ou à Alfred F. L. Beeston, « Judaism and Christianity in Pre-Islamic Yemen », dans Joseph Chelhod et un groupe d'auteurs, *L'Arabie du Sud, histoire et civilisation*, 1 : *Le peuple yéménite et ses racines* (Islam d'hier et d'aujourd'hui, 21), Paris, Maisonneuve et Larose, 1984, p. 271-278.

2. Pour ce point de départ, on hésite entre deux années, 115 et 110 avant l'ère chrétienne. A ce jour, aucun des arguments avancés en faveur de l'une ou de l'autre ne semble décisif. Quant au premier mois de l'année himyarite, ce serait *ḏ-Tbt*⁴, approximativement avril : voir Christian Robin, « Le calendrier himyarite : nouvelles suggestions », dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* (= *PSAS*), 11, 1981, p. 43-53.

3. « Les inscriptions d'al-Mi'sāl et la chronologie de l'Arabie méridionale au III^e siècle de l'ère chrétienne », *CRAI*, 1981, p. 315-339 et « Le sanctuaire pré-

Mais pour les périodes antérieures, c'est-à-dire des origines au tout début de l'ère chrétienne, les dates demeurent incertaines, avec des différences d'appréciation qui peuvent atteindre plusieurs siècles.

L'objet de cette communication sera tout d'abord de rappeler les données actuellement disponibles sur la chronologie de la haute époque, afin de mettre en évidence ce qui paraît acquis et d'orienter les recherches. Ensuite, vous seront présentés les premiers résultats de la fouille italienne de Yalâ, au Yémen du Nord, qui ont des incidences notables sur cette chronologie.

I. LA CHRONOLOGIE DE LA HAUTE ÉPOQUE AVANT LES FOUILLES DE YALÂ

Deux raisons principales sont à l'origine du manque de fiabilité de la chronologie pour les périodes antérieures au début de l'ère chrétienne. La première tient à l'impossibilité de reconstruire des séries continues de règnes ou de magistratures et de déterminer la durée exacte de ceux-ci à partir des inscriptions. La seconde est due à l'absence de tout synchronisme avec le monde extérieur, lequel donnerait une date assurée. On ne dispose, en fait, que d'une chronologie relative, fondée entièrement sur les recherches paléographiques de Jacqueline Pirenne⁴, dont tous les chercheurs, partisans ou non d'une chronologie courte, acceptent aujourd'hui les principes et les conclusions, tout au moins dans leurs grandes lignes.

« Inscriptions monumentales » et « documents utilitaires »

Il est naturel qu'à l'heure actuelle, l'objectif prioritaire soit d'ancrer cette chronologie relative, sorte d'île flottante qu'on peut déplacer à son gré sur l'échelle du temps. L'idéal serait de pouvoir dater exactement le règne d'un souverain. A défaut, il serait de dater certains styles graphiques caractéristiques (comme la belle graphie dite « classique » créée par le souverain sabéen Karib'il Watar fils de Dhamar'alî, *Krb'l Wtr bn Dmr'ly*, appelée B1 par Jacqueline Pirenne⁵) ou encore les plus anciennes inscriptions.

islamique du ġabal al-Lawḍ (Nord-Yémen) », *CRAI*, 1982, p. 590-629 (en association avec Jean-François Breton). Voir aussi Christian Robin et Muḥammad Bāfaqlh, « Deux nouvelles inscriptions de Radmān datant du II^e siècle de l'ère chrétienne », dans *Rayḍān*, 4, 1981, p. 67-90.

4. Voir principalement *Paléographie des inscriptions sud-arabes. Contribution à la chronologie et à l'histoire de l'Arabie du Sud antique*, tome I : *Des origines jusqu'à l'époque himyarite*, Verhandelingen van de Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, Klasse der Letteren. Verhandelings - n^o 26, Brussel, 1956.

5. Dans sa *Paléographie...*, *op. cit.*, Jacqueline Pirenne a classé chronologiquement les graphies sudarabiques, des origines au II^e siècle avant l'ère chrétienne

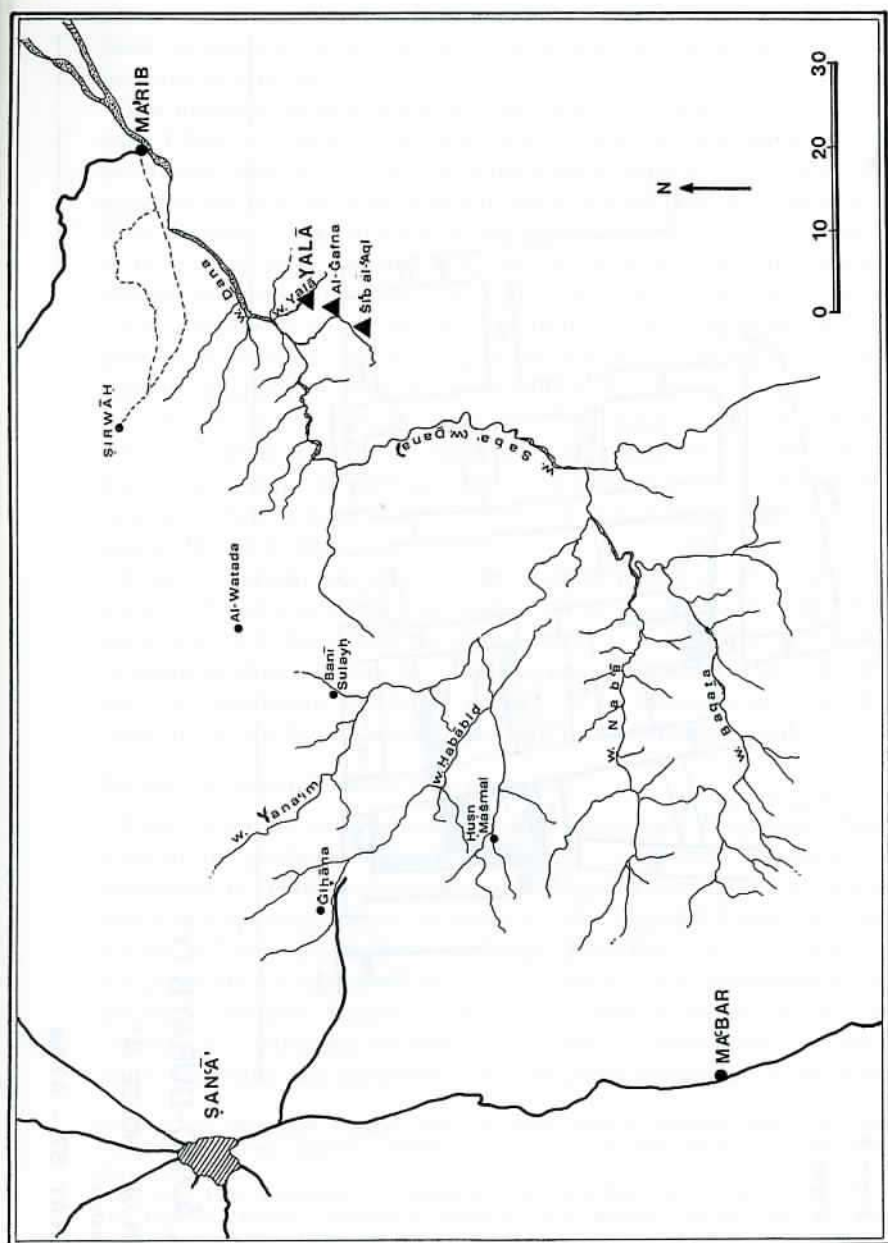


Fig. 1. — Les provinces orientales de la République arabe du Yémen.
Yalā se trouve à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Ma'rib.

Le contenu sémantique de l'expression « plus anciennes inscriptions » mérite quelques éclaircissements : il convient de distinguer deux catégories de textes, les inscriptions monumentales et les documents utilitaires.

Les inscriptions monumentales ont pour principale finalité d'être vues. Elles sont, dans ce but, soit exposées dans un lieu public ou un sanctuaire, soit gravées sur un édifice ou à proximité ; de plus, les lapicides les tracent avec soin sur des supports nobles et durables. Elles répondent, par ailleurs, à des besoins précis : perpétuer dans le temple la présence du dédicant en rappelant ses libéralités ; affirmer des droits individuels ou collectifs ; édicter des règles, etc.

Les documents que j'appelle « utilitaires » sont de petits textes incisés ou moulés sur les ustensiles d'argile, souvent écrits de manière négligée et difficiles à déchiffrer. Un nombre appréciable en a été découvert dans les fouilles archéologiques. Dans la plupart des cas, l'interprétation du texte pose un problème : s'agit-il d'un nom propre, celui du possesseur ou de l'objet, ou s'agit-il d'un nom commun relatif à la nature du contenu ou à tout autre chose ? Il est impossible de le dire.

Dans la mesure où inscriptions monumentales et utilitaires ne répondent pas aux mêmes nécessités, on ne saurait exclure qu'elles apparaissent à des moments différents lors de la formation de la civilisation sudarabique. Si c'était le cas, il semble vraisemblable que les documents utilitaires datent de la diffusion générale de l'écriture et qu'ils ont précédé les inscriptions monumentales.

La date des inscriptions les plus anciennes

Pour dater les inscriptions les plus anciennes, on dispose tout d'abord de quelques repères extérieurs. Le premier concerne la formation de l'écriture sudarabique. Une petite inscription en cunéiforme de type ougaritique, trouvée sur une tablette d'argile lors de fouilles à 'Ayn Shams/Beth Shemesh (Palestine) en 1933, a longtemps résisté à l'ingéniosité des épigraphistes. Tout dernièrement, le savant soviétique Abram Grigor'evič Lundin a découvert qu'elle portait un « alphabet cunéiforme "court" », mais dans un ordre inattendu, celui des alphabets sudarabique et éthiopien⁶. Il est donc

environ, en désignant chaque style et, dans celui-ci, chaque stade par une lettre suivie d'un numéro d'ordre. Le classement alphabétique suit l'ordre chronologique.

6. Voir A. G. Loundine, « L'abécédaire de Beth Shemesh », dans *Le Muséon*, 100, 1987, p. 243-250 ; Jacques Ryckmans, « A. G. Lundin's Interpretation of the Beth Shemesh Abecedary : A Presentation and Commentary », dans *PSAS*, 18, 1988, p. 123-129 ; Manfred Dietrich und Oswald Loretz, *Die Keilalphabet. Die phönizisch-kanaanäischen und altarabischen Alphabete in Ugarit*, Abhandlungen zur Literatur Alt-Syrien-Palästinas (ALASP), Band 1, Münster (UGARIT-Verlag), 1988, Kap. 5 « Die Alphabettafel aus Bêt Šemeš (KTBS 5.1) », p. 279-296.

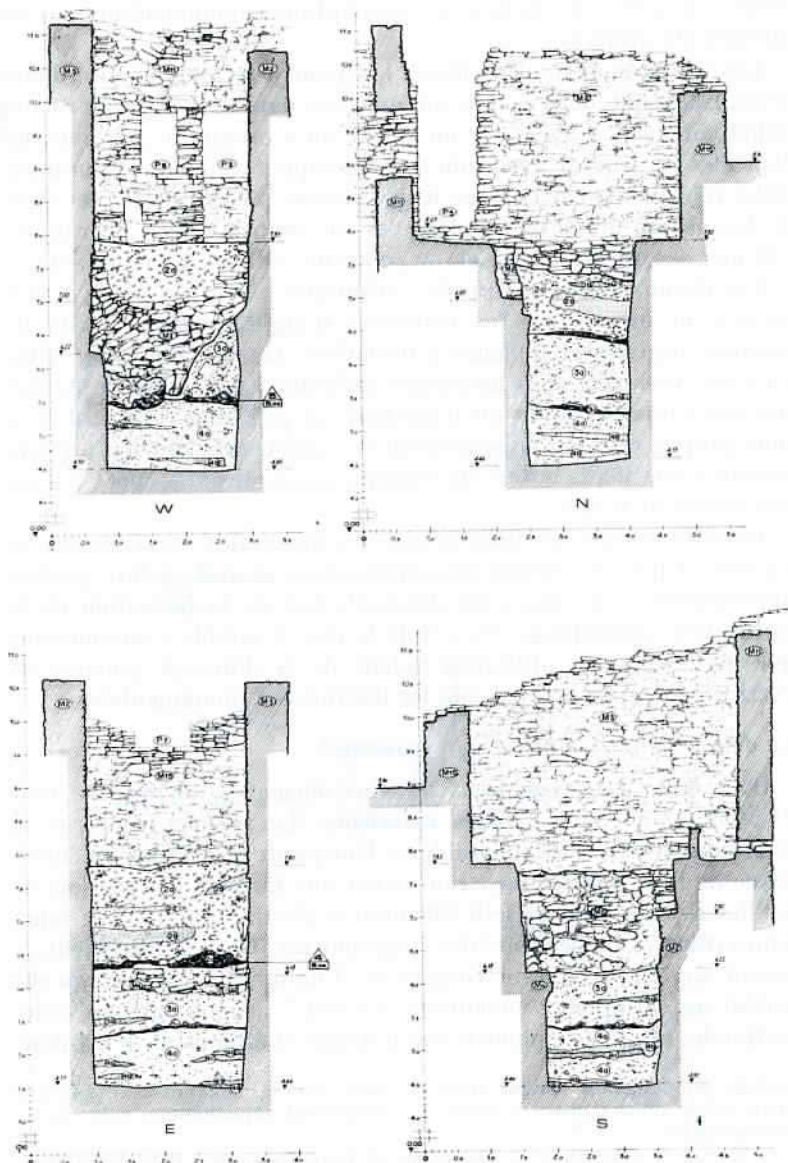


FIG. 3. — Yalâ/ad-Durayb.
« Maison A » : sections du sondage stratigraphique en L6.

assuré, désormais, que l'écriture sud-sémitique (c'est-à-dire sudarabique et éthiopienne) a son origine au Proche-Orient et que le modèle n'est pas le phénicien mais une écriture plus ancienne. Puisque la tablette de Beth Shemesh, qui daterait au plus tard du XIII^e siècle, représente une innovation dont s'inspire manifestement l'alphabet sud-sémitique, on peut en déduire que celui-ci est certainement postérieur.

La Bible nous donne un deuxième repère. On trouve dans l'Ancien Testament de nombreuses mentions de Saba'. La plus ancienne occurrence serait un passage de la Genèse, qui appartiendrait à la tradition yahwiste, où la géographie politique de l'époque est exposée en termes de généalogies (Gn 10²⁸ = 1 Ch 1²²)⁷; elle daterait de l'époque de Salomon, c'est-à-dire du X^e siècle avant l'ère chrétienne. Ce même passage mentionne Ḥaṣarmawet (Gn 10²⁶ = 1 Ch 1²⁰), qu'on identifie avec le Ḥaḍramawt. Le texte biblique suggère donc que les Hébreux connaissaient le nom de plusieurs royaumes d'Arabie du Sud dès une époque très haute. Il en résulterait que non seulement ces royaumes existaient mais qu'ils avaient également des relations (probablement commerciales) avec le Proche-Orient.

Les mentions de Saba' dans les textes assyriens donnent un troisième repère, de date précise et incontestable cette fois-ci. Le nom de Saba' est cité une première fois, sous le règne de Tiglath-phalazar III (744-727), dans une liste de tribus d'Arabie avec lesquelles l'Assyrie entre pour la première fois en contact. D'autres documents assyriens, datant de Sargon II (721-705) et de Sennacherib (704-681), mentionnent « Ita'amar le Sabéen » et « Karibilu roi de Saba' ». D'après les « Annales de Khorsabad » et la « Display Inscription », Ita'amar (manifestement la transcription assyrienne du sudarabique Yatha'amar, *Yt'mr*) aurait payé tribut à Sargon lors d'une campagne qui se serait déroulée durant la septième année du règne, soit en 716 semble-t-il. Quant à Karibilu (= Karib'il, *Krb'l*), il est mentionné dans l'inscription commémorant la construction du temple de la fête du Nouvel An à Assur pour avoir fait don de pierres précieuses et d'aromates, placés dans le dépôt de fondation, à une date postérieure à 689⁸.

A première vue, ces textes semblent fournir le synchronisme dont nous avons besoin pour ancrer la chronologie sudarabique : les noms de Yatha'amar et de Karib'il ne se trouvent-ils pas dans les

7. Voir aussi Gn 25^a = 1 Ch 1²² dont l'appartenance à la tradition yahwiste est disputée.

8. Voir Israel Eph'al, *The Ancient Arabs. Nomads on the Borders of the Fertile Crescent, 9th-5th Centuries B.C.*, Jerusalem, The Magnes Press, The Hebrew University and Leiden, E. J. Brill, 1982, *passim*.



Pl. 1 a, b, et c. — Photographies inédites de RES 3022 = M 247 (partie droite du texte). *Mdy* est le quatrième mot de la ligne 3 (a).

inscriptions sudarabiques ? Pourtant, en y regardant de plus près, l'identification de Ita'amar et de Karibilu n'est pas aisée. Il faut savoir au préalable que les noms portés par les souverains sabéens, à haute époque, ne sont que six au total⁹ : il existe donc de nombreux Yatha'amar et Karib'il différents. Par ailleurs, il faudrait être sûr que les deux Sabéens connus des Assyriens sont effectivement attestés dans les inscriptions d'Arabie du Sud, ce qui suppose qu'on y gravait déjà des textes sur pierre et que les noms de ces souverains y figurent. Or nous n'en avons aucune preuve jusqu'à présent. Les seules conclusions qui puissent être tirées des sources assyriennes sont que Saba' existait déjà au VIII^e siècle et que ses souverains portaient les noms traditionnellement en usage dans cet État.

Les trois repères extérieurs que nous avons examinés ne sont donc pas déterminants pour dater les plus anciennes inscriptions sudarabiques. Si elles sont certainement postérieures au XIII^e siècle, il est difficile de dire si elles remontent au X^e, ou au VIII^e, ou à toute autre date.

Jusqu'aux fouilles de Yalâ, l'archéologie n'était pas d'un grand secours. Aucun texte monumental n'a été trouvé *in situ* dans un contexte parfaitement datable. Il faut cependant mentionner l'enceinte du temple ovale de Ma'rib, sur laquelle des inscriptions étaient gravées¹⁰. La Mission archéologique allemande a prélevé dans le bourrage de cette enceinte du charbon de bois qui a donné une date ; mais s'agissant d'un monument de très grandes dimensions, qui, de plus, a fait l'objet de plusieurs réfections, il est impossible d'en retirer une conclusion sûre¹¹.

Des textes utilitaires, c'est-à-dire des fragments de poterie avec quelques lettres incisées ou moulées dans l'argile, ont été trouvés en grand nombre dans la fouille américaine de Hajar Ibn Humayd, à tous les niveaux, y compris les plus profonds, Q et S¹². Or, les

9. Ce sont Dhamar'ali (*Dmr'ly*), Karib'il (*Krb'l*), Sumhû'ali (*S'mh'ly*), Yada'il (*Yd'l*), Yatha'amar (*Yt'mr*) et un dernier nom plus rare, Yakrub-malik (*Ykrbmlk*). La liste des épithètes portées par les souverains sabéens était encore plus courte, avec quatre noms : Bayyin (*Byn*), Dharih (*Drh*), Watar (*Wtr*) et Yanûf (*Ynf*).

10. Voir notamment A. Jamme, *Sabaeen Inscriptions from Maḥram Bilqis (Marib)*, Publications of the American Foundation for the Study of Man, volume III, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1962, pl. C, fig. 1.

11. Ueli Brunner, « Die Erforschung der antiken Oase von Mārib mit Hilfe geomorphologischer Untersuchungsmethoden », dans *Archäologische Berichte aus dem Yemen (= ABADY)*, Band II, 1983, p. 72-73 et 134.

12. Gus W. Van Beek, *Hajar bin Humayd. Investigations at a Pre-Islamic Site in South Arabia*, Publications of the American Foundation for the Study of Man, volume V, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1969, p. 250 (2 tessons au niveau S, qui daterait du XI^e siècle) ; p. 252, niveaux P et Q ; fig. 132, entre les pages 354 et 355 (tableau illustrant les différentes graphies de chaque lettre, classées par niveau ; compléter celui-ci avec les corrections données p. 352).

A



B



C



PL. 2 a, b et c. — Photographies inédites de RES 3022 = M 247 (partie centrale du texte).

archéologues ont prélevé dans la seconde phase (la plus récente) du niveau Q une importante quantité de charbon de bois provenant des poutres d'une charpente ; l'analyse de ces charbons a permis de les dater de $851/852 \pm 160$ avant l'ère chrétienne. Reste à déterminer si l'on peut se fonder sur cette date. Au moment de la fouille, l'utilisation du ^{14}C en archéologie en était encore à ses débuts. Des erreurs de manipulation ont pu être commises, soit sur la fouille, soit en laboratoire : les dates obtenues par les prélèvements aux niveaux supérieurs ne donnent-elles pas une séquence incohérente¹³ ? Par ailleurs, Jacqueline Pirenne a vivement critiqué la méthode de la fouille, effectuée par couches horizontales, observant qu'on ne s'était pas préoccupé de déterminer si le terrain avait une pente naturelle ; de plus, d'après elle, le tell ne se serait pas effondré verticalement, par suite de l'érosion de la base par un wâdî, comme le prétendaient les fouilleurs, mais aurait été attaqué par le ruissellement de l'eau à partir du sommet¹⁴. Il était donc difficile de retenir les résultats de cette fouille pour la chronologie tant qu'ils n'étaient pas confirmés par ceux d'un autre site¹⁵.

La date d'apparition du royaume de Ma'in

Cette première approche de datation à partir des inscriptions les plus anciennes, n'a donc donné que de piètres résultats. Une autre démarche est possible : si on parvenait à établir la date d'apparition du royaume de Ma'in, on daterait du même coup un style graphique, celui des premières inscriptions minéennes, identifiées par les classements paléographiques. Or, il se trouve que ce royaume a été fort actif hors d'Arabie et que diverses sources étrangères le mentionnent.

Les inscriptions minéennes (qui se reconnaissent par la langue, par un panthéon original ou par la mention explicite de l'appartenance à Ma'in) les plus anciennes ont été trouvées à Barâqish, dans le Jawf, et dans un temple sabéen près de Ma'rib. Elles sont classées

13. *Ibid.*, p. 355-356 et 364.

14. « Notes d'archéologie sud-arabe, IX : Hajar bin Humeid », dans *Syria*, L.I, 1974, p. 137-170 et une figure hors-texte.

15. M. André Lemaire attire notre attention sur la découverte récente de trois tessons avec « inscriptions sudarabiques » à Jérusalem : voir Yigal Shilo, « South Arabian Inscriptions from the City of David, Jerusalem », dans *Palestine Exploration Quarterly*, 119, 1987, p. 9-18. Deux de ces tessons se trouvaient dans un niveau correspondant à la destruction du Premier Temple (586 avant l'ère chrétienne). Le problème est de savoir si ces inscriptions sont « sudarabiques ». Il est difficile de les classer comme telles car elles ne comportent que quelques caractères maladroits, incisés après cuisson. Il ne semble pas qu'on y trouve un seul mot complet ; en tout cas, il n'y en a aucun qui permette d'identifier la langue utilisée. Certains signes ressemblent incontestablement à des lettres ou monogrammes sudarabiques. Cependant, on sait que, vers la même époque, l'écriture dite « sudarabique » était utilisée dans le sud de la Mésopotamie et

A



B



C



Pl. 3 a, b et c. — Photographies inédites de RES 3022 = M 247 (partie gauche du texte) et de RES 2974 = M 196 (à gauche du trait vertical).

en B3-B3' par Jacqueline Pirenne¹⁶, deux à trois générations après le grand souverain sabéen Karib'il Watar qui créa la graphie classique. Dans les textes sabéens, la plus ancienne mention de la tribu de Ma'in se trouve dans RES 3943, que Jacqueline Pirenne classe en B4, à savoir un petit peu plus tard¹⁷ : un souverain sabéen, dont le nom a disparu dans une lacune, mène alors campagne contre trois tribus, parmi lesquelles Ma'in, puis ravage la région de Yathill (Ytl, aujourd'hui Barâqish).

Il est vrai que des textes antérieurs au style B3, écrits dans la même langue que les inscriptions minéennes, ont été trouvés dans le Jawf ; on les appelle traditionnellement « minéens » en se fondant sur ce seul critère linguistique. Mais leurs auteurs vénéraient d'autres divinités et appartenaient à d'autres royaumes, Kaminahû (*Kmnhw*), Nashan (*Ns²n*), Haram (*Hrm^m*) et Inabba' (*'nb'*)¹⁸. L'appellation « minéenne » est donc abusive d'un point de vue historique. Celle-ci a induit de nombreux chercheurs en erreur. Il nous semble donc qu'un terme plus neutre, fondé sur la géographie, conviendrait mieux : je proposerais « inscriptions madhâbiennes » puisque tous les sites qui ont utilisé cette langue se trouvent le long du wâdi Madhâb.

Le royaume minéen, dont les premières mentions se trouvent dans des inscriptions classées en B3-B4, ne saurait être notablement plus ancien que celles-ci. On peut être assuré qu'il se constitue après le règne de Karib'il Watar dont les textes se répartissent entre les styles A2 et B1¹⁹. La grande inscription de Şirwâh où Karib'il Watar faisait le bilan de son règne (RES 3945 et 3946, de style B1²⁰) ne mentionne pas Ma'in, silence significatif puisque ce souverain a été fort actif dans le Jawf, avec deux campagnes — les cinquième et sixième — dirigées contre Nashan²¹. Bien plus, dans ce même texte, Karib'il Watar mentionne Yathill parmi les villes qu'il a munies

probablement dans certaines régions septentrionales de la Péninsule. Ces tessons ne sauraient donc prouver à eux seuls que l'écriture était connue en Arabie du Sud au début du vi^e siècle.

16. Pour Barâqish, voir RES 2980 = Fa 14 = M 202, classé paléographiquement par Jacqueline Pirenne en B3' (*Paléographie...*, op. cit., p. 299, etc.) ; on peut mentionner également deux textes inédits découverts par la Mission française, MAFRAY-ash-Shaqab 3 et 4. Pour Ma'rib, voir Schm/Samsara 3 (ABADY, I, 1982, p. 104-105 et pl. 37 b), classé en B3 (Jacqueline Pirenne, « Les travaux de la Mission archéologique allemande au Nord-Yémen », dans *Syria*, LXI, 1984, p. 134).

17. *Paléographie...*, op. cit., p. 304, etc.

18. La Mission archéologique française en République arabe du Yémen a découvert à Inabba, en 1986, un texte encore inédit (MAFRAY-Inabba 1) dont l'auteur s'intitule « Waqah'il Yafush fils de Sumhûyatha' roi d'Inabba' » (*Wqh'l Yfs² bn S'mhyt' mlk 'nb'*). C'est la première mention épigraphique d'un roi d'Inabba' et, de manière plus générale, de cette ville.

19. *Paléographie...*, op. cit., p. 109-111 et 131.

20. *Paléographie...*, op. cit., p. 304.

21. RES 3945, lignes 14-17.

d'une enceinte²² : cette ville, où les plus anciennes inscriptions minéennes ont été trouvées²³, était donc encore sabéenne deux ou trois générations avant les premières mentions de Ma'in²⁴.

Après avoir réexaminé ce que les inscriptions sudarabiques nous apprennent sur les origines de Ma'in, en chronologie relative, voyons ce qu'en disent les sources étrangères.

Dans le texte de la Bible hébraïque, on trouve un ou deux noms de population qui évoquent les Minéens (*M'n* ou *M'n^m* en sudarabique) : Me'ûnim (2 Ch 26⁷ ; Esd 2⁵⁰ = Neh 7⁵² ; peut-être 2 Ch 20¹ si on accepte une correction) et kethibh M'YNYM/qerê Me'ûnim (1 Ch 4¹¹). Il est clair que toutes les références aux Me'ûnim renvoient à de petits groupes, Israélites ou voisins d'Israël. Dans Esdras, le nom apparaît dans l'énumération des « gens de la province qui revinrent de captivité et d'exil » (2^e). Dans le livre des Chroniques, les Me'ûnim sont mentionnés à propos d'affrontements et de rivalités, mais jamais au sujet de transactions commerciales.

Or, les Minéens, d'après les inscriptions d'Arabie du Sud, n'étaient pas une puissance militaire mais une tribu, probablement sous tutelle sabéenne, vouée principalement au commerce caravanier. Leurs comptoirs en Arabie, au Levant et en Égypte n'étaient pas des colonies ou des postes militaires mais de simples relais. On ne reconnaît donc pas ces Minéens dans les Me'ûnim du texte hébraïque de la Bible. A notre avis, l'identification de ces deux populations est inadéquate : les Minéens d'Arabie du Sud ne seraient donc pas mentionnés dans la Bible hébraïque²⁵.

Cependant, dans la Septante, version grecque de la Bible, d'époque hellénistique, le nom de population Me'ûnim et un ethnique, « le Na'amathite » (hébreu *na'amati* : Job 2¹¹, 11¹, 20¹, 42⁹), sont traduits par « Minéen(s) ». Si on identifiait les Me'ûnim, tout au moins dans certains contextes, avec les Minéens, comme le font avec plus ou moins de réticences certains auteurs²⁶, on constaterait déjà que le

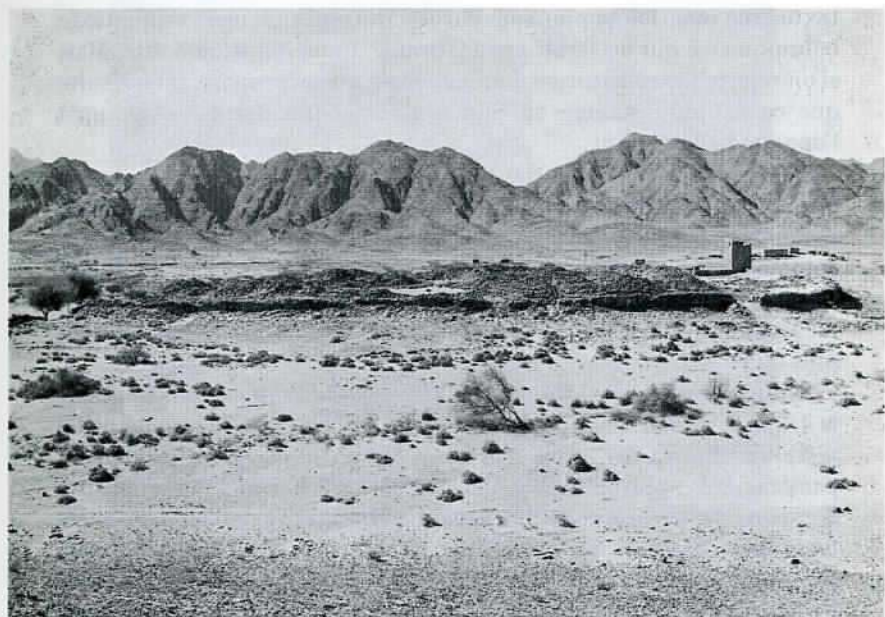
22. RES 3946, ligne 1.

23. Voir note 16.

24. Voir aussi Christian Robin, « Trois inscriptions sabéennes découvertes près de Barâqish (République arabe du Yémen) », dans PSAS, 17, 1987, p. 165-177.

25. On peut observer également que le texte biblique présente très différemment les Me'ûnim et Saba'. Cette dernière tribu, incontestablement sudarabique, est par excellence une puissance lointaine (Ps 72¹⁰ ; voir aussi l'épisode de la Reine de Saba' dans 1 R 10^{1,4,10,12} = 2 Ch 9^{1,3,9,12}), célèbre pour son commerce caravanier (Ez 27^{22,23} ; Jb 6¹⁹), symbole d'opulence (Ez 38¹³), producteur d'or et d'encens (Is 60⁶ ; pour l'or, voir aussi Ps 72¹⁵ ; pour l'encens, voir aussi Je 6²⁰). Un seul texte, Jb 1¹⁵, présente les Sabéens comme des ennemis, agressant de paisibles agriculteurs. Les dernières mentions de Saba', dans les généalogies de la Genèse (Gn 10⁷ = 1 Ch 1⁹ ; Gn 10²⁸ = 1 Ch 1²² ; Gn 25³ = 1 Ch 1³²), ont moins d'intérêt pour notre propos.

26. Voir par exemple Ernst Axel Knauf, « Mu'näer und Mëuniter », dans



PL. 4 a. — Vue de la ville de Yalâ/ad-Durayb depuis l'est.



PL. 4 b. — Vue de la « maison A » à la fin de la fouille depuis l'est.

texte grec mentionne plus souvent les Minéens que ne le fait le texte hébraïque, ce qui ne serait pas favorable à une datation haute. Mais si on rejette l'identification comme nous l'avons proposé, il en résulte que ce peuple d'Arabie du Sud n'a été connu des Israélites qu'à l'époque hellénistique.

Toutes les autres mentions de Ma'in figurant dans les sources étrangères, soit chez les auteurs classiques, soit dans les papyri de Zénon, sont également d'époque hellénistique. Il est donc clair, comme le remarquait déjà F. V. Winnett, que « c'est durant la période hellénistique que le royaume minéen connut son apogée »²⁷, même si cela n'interdit nullement de situer son origine sensiblement plus haut.

Les inscriptions minéennes trouvées hors d'Arabie confirment que la tribu de Ma'in a été particulièrement active dans le monde hellénistique. Parmi les trois connues aujourd'hui, deux seulement peuvent être approximativement datées : elles sont l'une et l'autre d'époque hellénistique. La première, RES 3427 = M 338, a été trouvée en Égypte, probablement dans le Fayoum. Elle fait deux fois mention d'un souverain lagide : « du temps de Ptolémée fils de Ptolémée » (*b-ywmhy Tlmyt bn Tlmyt*, l.1) et « la 22^e année de Ptolémée le roi » (*hryf tny w-s²ry k-Tlmyt mlk*, l.3). Sa date ne peut pas être déterminée avec précision, sept Ptolémée fils de Ptolémée ayant régné plus de 22 ans. Cependant, elle ne peut pas être antérieure à 262 (22^e année de Ptolémée II Philadelphie) ni postérieure à 59 (22^e année de Ptolémée XII Aulète)²⁸.

La seconde, RES 3570 = M 349, découverte dans l'île grecque de Délos, est gravée sur un petit autel cylindrique avec une double dédicace, en minéen (à « Wadd et aux dieux de Ma'in à Délos ») et en grec (« à Odd dieu des Minéens »). Délos n'étant probablement devenue une plaque tournante du commerce international qu'après son annexion par Athènes, en 167 avant l'ère chrétienne²⁹, il est peu

Die Welt des Orients, XVI, 1985, p. 114-122, ou H. J. Katzenstein, « Gaza in the Persian Period », dans *Transeuphratène*, I, 1989, p. 79 et n. 97.

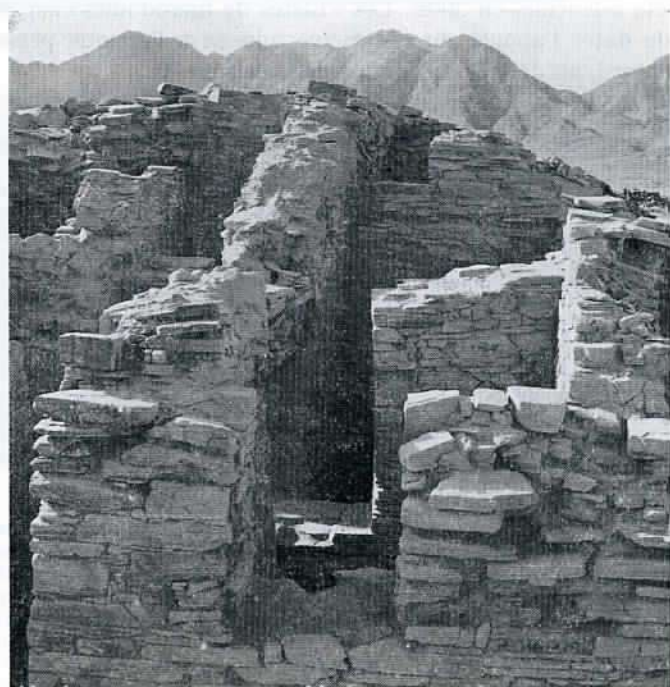
27. « The Place of the Minaeans in the History of Pre-Islamic Arabia », dans *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 73, February, 1939, p. 3-9 (citation : p. 7).

28. Hartwig Derenbourg, *Nouveau mémoire sur l'épigraphie minéenne d'Égypte inscrite sous Ptolémée fils de Ptolémée*, avec un rapport sommaire sur les conférences de l'exercice 1894-1895 et le programme des conférences pour l'exercice 1895-1896 (École pratique des Hautes Études, Section des Sciences religieuses), Paris (Imprimerie nationale), 1895, 50 p. (notamment, p. 32). L'examen de la graphie n'est pas d'un grand secours pour choisir entre ces dates. Il n'est pas sûr que ce texte d'Égypte ait été exécuté par un professionnel informé des modes de son temps ; par ailleurs, cette graphie présente des particularités qui rappellent davantage certaines inscriptions de Qaryat al-Faw que celles d'Arabie du Sud.

29. Édouard Will, *Histoire politique du Monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)*, *Annales de l'Est*, publiées par la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de l'Université de Nancy, mémoire n° 32, tome II, Nancy, 1967, p. 251 suiv.



Pl. 5 a. — L1 vu de l'est.



Pl. 5 b. — L12, L7 et L11 vus de l'est.

vraisemblable qu'un Minéen y ait fait une dédicace à ses dieux avant cette date.

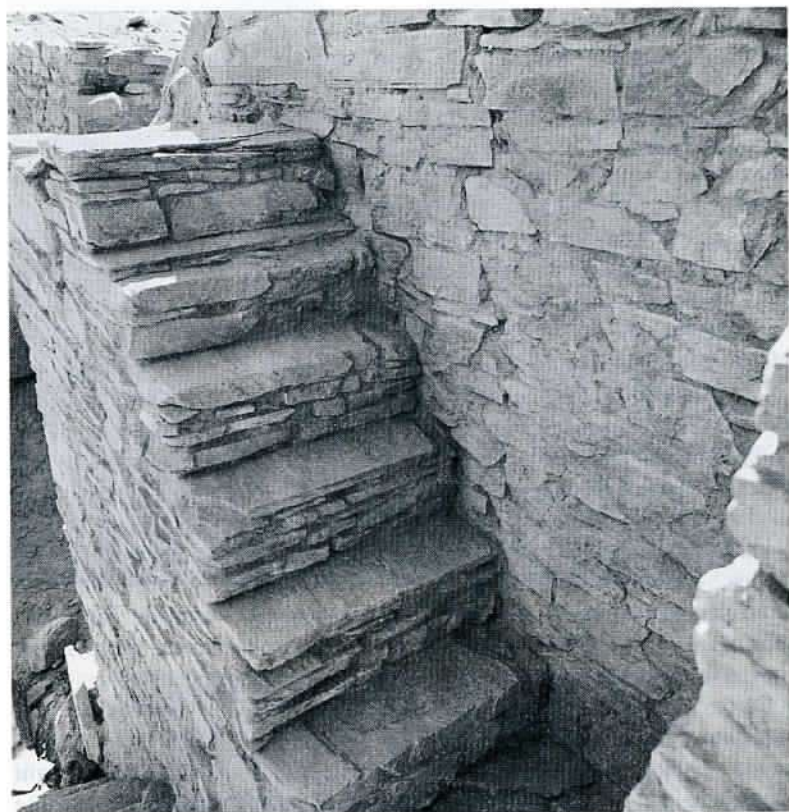
Ainsi, les sources étrangères ne mentionnent Ma'in qu'à l'époque hellénistique et les deux inscriptions minéennes datables trouvées hors d'Arabie remontent à la même période. C'est un indice important pour la chronologie minéenne mais qui n'est pas encore décisif : il n'implique pas que Ma'in n'existait pas auparavant.

Restent à examiner quelques documents minéens en rapport avec le commerce caravanier. Il s'agit tout d'abord des sept inscriptions appelées conventionnellement « Listes de hiérodoules » (M 392-398). On y trouve des séries de petites notices, presque toujours du type « Un tel, fils d'Un tel, de la (fraction) A, du clan X, a remis et payé le prix d'Une telle, de tel endroit ». Comme toutes les femmes mentionnées dans ces listes proviennent de régions non minéennes, on a émis l'hypothèse que ces textes enregistraient la « naturalisation » de femmes étrangères épousées par des Minéens³⁰. Si l'on retient cette interprétation, il semblerait que ceux-ci se mariaient très fréquemment à Gaza (32 fois), souvent en Arabie du Nord-Ouest (16 fois), plus rarement en Égypte (8 fois) et en Arabie du Sud (5 fois). Ce serait donc à Gaza qu'ils étaient le plus présents. Dans cette ville, si une colonie minéenne active est vraisemblable à l'époque perse (de 539 à 332) ou sous domination lagide, elle ne l'est guère après la conquête séleucide, en 200³¹. Les « Listes de hiérodoules » suggèrent donc de dater l'apogée du commerce minéen à l'époque perse ou, au plus tard, au début de l'époque hellénistique³².

30. Jacques Ryckmans, « Les " Hierodulenlisten " de Ma'in et la colonisation minéenne », dans *Scrinium Lovaniense*, Mélanges historiques Etienne van Cauwenbergh (Université de Louvain, Recueil de Travaux d'histoire et de philologie, 4^e série, fascicule 24), Louvain, 1961, p. 51-61, a mis en évidence que « tous les dédicants sont Minéens » et qu'« aucune femme ne provient du territoire miréen proprement dit » (p. 52). Par la suite M. A. Ghul a suggéré que les femmes « offertes » étaient les épouses étrangères de Minéens, présentées de manière formelle au temple afin de légaliser leur union (voir Jacques Ryckmans, « Biblical and Old South Arabian Institutions : Some Parallels », dans *Arabian and Islamic Studies*, Articles presented to R. B. Serjeant on the occasion of his retirement from the Sir Thomas Adam's Chair of Arabic at the University of Cambridge, edd. R. L. Bidwell and G. R. Smith, London-New York, 1983, p. 17-18).

31. Pour l'histoire de Gaza, on pourra se reporter à Katzenstein, « Gaza... », *op. cit.* ; U. Rappaport, « Gaza and Ascalon in the Persian and Hellenistic Periods in Relation to their Coins », dans *Israel Exploration Journal*, 20, 1970, p. 75-80 ; Will, *Histoire...*, *op. cit.*, vol. II, p. 101, etc.

32. Il n'est pas possible de donner ici un classement paléographique (et donc chronologique) des notices appartenant aux « Listes de hiérodoules ». Les stèles sur lesquelles ces notices étaient gravées ont disparu, probablement brûlées dans un four à chaux ; on ne peut donc se fonder que sur les estampages d'Eduard Glaser mais seule la photographie de deux d'entre eux a été publiée. On observera simplement que sur le principal pilier (M 392), la distribution des références à Gaza est très irrégulière : sur la face A, 13 notices sur 22 mentionnent des femmes de Gaza ; sur la face B, 1 sur 13 ; sur la face C, 7 sur 16 ; sur la face D, 6



Pl. 6 a. — L'escalier en L1 vu du nord-est.



Pl. 6 b. — Détail de L11 montrant les trous dans lesquels s'encastrent les poutres du plancher de l'étage supérieur et, en haut, le passage P10.

Par ailleurs, un autre document se comprend mieux s'il remonte à l'époque perse : l'inscription RES 3022 = M 247, gravée sur l'enceinte de la ville de Barâqish (pl. 1-3). Il s'agit de caravaniers qui construisent un élément de cette enceinte

« ... après que 'Athtar dhû-Qabḏ, Wadd et Nakrah eurent sauvé leurs personnes et leurs biens du cœur de l'Égypte lors de la révolte qui eut lieu entre Mḏy et l'Égypte... »

... w-ywm mī'-s'm w-'qny-s'm 'ttr ḏ-Qbḏ w-Wd^m w-Nkrh^m bn wst Mṣr b-/mrd kwn byn Mḏy w-Mṣr ... (1.2.-3).

La difficulté est d'identifier ces Mḏy. Depuis que ce nom propre a été relevé dans des inscriptions arabes ṣafâïtiques d'époque romaine ou byzantine³³, on s'accorde à l'interpréter comme une forme sémitique du mot « Mèdes », désignant non pas le royaume de Cyaxare ou d'Astyage, mais l'Empire perse qui en avait hérité.

Dans RES 3022, il serait donc question d'un conflit entre les Mèdes, c'est-à-dire l'Empire perse, et l'Égypte, apparemment en territoire égyptien. A première vue, il devrait s'agir de l'une des conquêtes de l'Égypte par la Perse ou d'une révolte égyptienne contre la domination perse.

Ce texte est classé en E2 par Jacqueline Pirenne, c'est-à-dire vers le milieu de la chronologie minéenne ou un peu après³⁴. Si les classements paléographiques sont corrects, et notamment ceux qui placent la fin de Ma'in vers 100 avant l'ère chrétienne³⁵, il semble difficile de remonter RES 3022 plus haut que la seconde moitié du IV^e siècle, sans allonger démesurément la chronologie sudarabique.

L'hypothèse que les Mḏy désigneraient l'Empire perse amène donc à identifier « la révolte qui eut lieu entre Mḏy et l'Égypte » avec l'invasion de l'Égypte par Artaxerxès III Ochus en 343 avant l'ère chrétienne³⁶, à moins que le texte ne fasse allusion à des conflits localisés, consécutifs à cette conquête. RES 3022 (classé en E2) impliquerait alors que les origines de Ma'in (dans la période B1-B3) se situent bien avant le règne de ce souverain, plutôt au VI^e siècle. Ces conclusions sont les plus précises que nous ayons obtenues. Mais

sur 12. Ainsi, près de la moitié des notices se rapportent à Gaza sur trois des faces, alors que cette ville est quasi absente sur la quatrième. Il reste à établir pourquoi.

33. Voir en dernier lieu Ernst A. Knauf, « Als die Meder nach Bosra kamen », dans *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 134, 1984, p. 219-225.

34. *Paléographie...*, op. cit., p. 299, tableau dépliant en fin de volume, etc.

35. Hermann von Wissmann, « Die Geschichte des Sabäerreichs und der Feldzug des Aelius Gallus », dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, herausgegeben von Hildegard Temporini und Wolfgang Haase, II. *Principal*, Neunter Band, 1. Halbband, Berlin-New York (de Gruyter), 1976, p. 441, date la fin du royaume de Ma'in vers 120 avant l'ère chrétienne.

36. C'était déjà l'opinion de Winnett, « The Place... », op. cit., p. 8.



Pl. 7 a. — Le mur M γ , de la *strate B*, apparaît dans le sondage en L6 (vu de l'est).



Pl. 7 b. — Le sondage en L5 vu de l'est. La partie fouillée est limitée au nord et à l'ouest respectivement par M β et par M γ (*strate B*) et à l'est par M α (*strate C*). Sur M β s'appuie, légèrement en retrait vers le nord, M3 (*strate A*).

il faut bien noter qu'il ne s'agit que de vraisemblances, non de certitudes : cette reconstruction repose sur une identification de *Mdy* encore hypothétique puisqu'elle n'est pas confirmée par d'autres textes de la même époque. Des données archéologiques déterminantes auraient naturellement plus de poids.

En résumé, les données relatives aux origines de Ma'in sont plutôt contradictoires. Toutes les mentions extérieures de ce royaume sont d'époque hellénistique : il serait donc naturel de placer son apparition au IV^e siècle. En sens contraire, plusieurs textes minéens d'Arabie du Sud invitent à remonter cette apparition jusque vers le VI^e s. On ajoutera qu'il n'est guère possible d'aller au-delà, puisque, selon nous, la Bible hébraïque ne mentionne pas Ma'in, alors que cette tribu, très active à Gaza, était en contact direct avec le territoire judéen.

Les systèmes chronologiques de Jacqueline Pirenne et d'Hermann von Wissmann

Les diverses sources que nous avons analysées, notamment les inscriptions, contiennent donc de nombreuses données exploitables pour la chronologie mais elles ne permettent pas de conclure. Les plus anciennes inscriptions, qu'elles soient monumentales ou utilitaires, ne sont pas datées avec précision. Quant à l'apparition du royaume de Ma'in, elle peut être déplacée de deux siècles selon qu'on privilégie tel ou tel argument. Cependant, la tentation de donner des dates absolues est irrésistible : les systèmes n'ont pas manqué. Aujourd'hui, deux sont en concurrence : l'un est dû à Jacqueline Pirenne et l'autre à feu Hermann von Wissmann³⁷.

Jacqueline Pirenne a observé que la facture des lettres évolue de manière comparable dans les inscriptions grecques et dans celles d'Arabie du Sud. Par exemple, à haute époque, les extrémités des hampes sont un simple trait ; puis elles s'élargissent en triangle jusqu'à développer de petits ergots (ou « apex »). Elle en conclut que les inscriptions d'Arabie du Sud se sont inspirées de canons stylistiques élaborés en Grèce ; elles seraient donc nécessairement postérieures à la date d'apparition de ces canons en Grèce (d'ordinaire connue).

Ainsi, à son avis, le beau style classique, très régulier, qui s'impose à la fin du règne de Karib'il Watar fils de Dhamar'alī et qu'elle

37. Voir Pirenne, *Paléographie...*, *op. cit.* ; von Wissmann, « Die Geschichte... », *op. cit.* et *Die Geschichte von Saba' II. Das Grossreich der Sabäer bis zu seinem Ende im frühen 4. Jh. v. Chr.*, herausgegeben von Walter W. Müller, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 402. Band, Wien, 1982. Ne sont retenus que les exposés exhaustifs relatifs à la chronologie du I^{er} millénaire avant l'ère chrétienne.

désigne par B1, s'inspirerait de la graphie athénienne classique de la seconde moitié du ^v^e siècle avant l'ère chrétienne. C'est pourquoi elle le date de 430 environ. Avant cette date, les quelques textes monumentaux, dans l'ensemble peu soignés, qui ont été trouvés ne suivent pas encore un canon strict : elle désigne ce style par la lettre A. Celui-ci, qui correspond à une phase de tâtonnements, pourrait avoir duré quelques décennies.

Jacqueline Pirenne ne date pas clairement les plus anciennes inscriptions monumentales, groupées sous l'appellation A1 (elle en connaissait alors huit) mais elle propose de situer vers 460, « en guise d'hypothèse de travail », le début du groupe A2-A4. L'écriture monumentale apparaîtrait donc en Arabie du Sud vers le début du ^v^e siècle.

En faveur de la thèse de Jacqueline Pirenne, on peut invoquer une certaine vraisemblance historique : à partir du ^v^e siècle, la Grèce a joué un rôle considérable en Méditerranée orientale puis en Asie. Cependant, cette vraisemblance n'est pas une preuve et rien n'interdit de supposer que la graphie sudarabique classique se soit élaborée sans modèle extérieur, à une date éventuellement plus haute. D'ailleurs, le passage de graphies raides et nues à des écritures ornementées ne s'observe-t-il pas ailleurs, notamment dans l'islam classique ?

En ce qui concerne les synchronismes externes évoqués précédemment, cette thèse implique que les souverains sabéens mentionnés dans les inscriptions assyriennes soient antérieurs aux plus anciennes inscriptions monumentales d'Arabie du Sud. En clair, ceci signifie que les Sudarabiques ne gravaient pas encore de textes sur la pierre aux ^{viii}^e et ^{vii}^e siècles avant l'ère chrétienne et on peut même se demander s'ils connaissaient déjà l'écriture. Quant au conflit entre l'Égypte et les « Mèdes », Jacqueline Pirenne le daterait de la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle, en supposant que le terme « Mèdes » désignât les Séleucides, héritiers de l'Empire perse. Cette solution, que les iranaisants ont quelque peine à accepter, est le point le plus faible de la thèse.

Le système chronologique d'Hermann von Wissmann repose principalement sur une hypothèse, à savoir que les souverains sabéens mentionnés en Assyrie sont attestés dans les inscriptions d'Arabie du Sud. Plus précisément, Karibilu serait le grand moukarrib sabéen Karil'il Watar, fils de Dhamar'alī, l'initiateur de la graphie classique. Ce moukarrib daterait donc du premier quart du ^{vii}^e siècle et non du troisième quart du ^v^e comme l'estime Jacqueline Pirenne, ce qui donnerait une différence de deux cent cinquante ans environ. Quant à l'inscription RES 3022, Hermann von Wissmann considère qu'elle fait allusion à la conquête de l'Égypte par

Artaxerxès III Ochus et la date en conséquence de 343 avant l'ère chrétienne.

L'identification de Karibilu avec Karib'il Watar fils de Dhamar'alī paraît gratuite : Hermann von Wissmann ne donne aucune preuve positive à l'appui de cette hypothèse mais seulement des arguments en faveur d'une chronologie haute : les fouilles de Hajar Ibn Ḥumayd et les textes archaïques appelés « Listes d'éponymes ». Nous avons déjà signalé qu'il était possible d'avoir quelques doutes sur la validité des résultats obtenus à Hajar Ibn Ḥumayd. Quant aux « Listes d'éponymes », en réalité des notices désordonnées se rapportant, semble-t-il, à la sortie de charge de magistrats, elles ne donnent aucune date par elles-mêmes ; seules des évaluations portant sur le nombre des générations, malheureusement fondées sur des hypothèses invérifiables, impliqueraient de situer très tôt les débuts d'une société organisée en Arabie du Sud.

Les historiens et les philologues ne sont donc pas en mesure de proposer une chronologie incontestable. La parole est désormais aux archéologues. Plusieurs chantiers de fouilles, dont les conclusions sont attendues avec impatience, viennent de s'ouvrir au Yémen du Nord. Voici les premiers résultats, obtenus par la Mission italienne sur le site de Yalā : ils comportent notamment une nouvelle série de tessons inscrits dont les dates s'accordent avec celles de Hajar Ibn Ḥumayd, et ils établissent un lien, encore ténu, entre inscriptions utilitaires et inscriptions monumentales.

(C. R.)

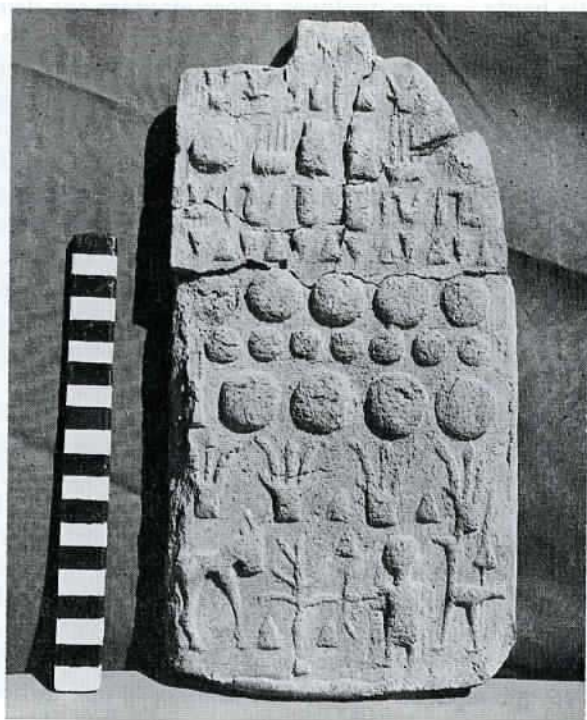
II. PREMIERS RÉSULTATS DES FOUILLES DE YALĀ

La Mission archéologique italienne, que j'ai l'honneur de diriger, est à l'œuvre en République arabe du Yémen depuis 1983. Placée sous le patronage de l'Institut italien pour le Moyen et l'Extrême Orient (Istituto italiano per il Medio ed Estremo Oriente, en abrégé IsMEO) et financée par le ministère des Affaires étrangères, elle a entrepris au cours de sa dernière campagne, entre le 30 novembre et le 17 décembre 1987, une fouille sur le site sabéen d'ad-Durayb, dans le wādī Yalā (pl. 4 a). Découvert par la Mission en même temps que d'autres ruines importantes en août 1985, ce site se trouve à 30 km environ au sud-ouest de Ma'rib, qui fut la capitale du royaume de Saba³⁸.

38. A. de Maigret, « Archaeological Activities in the Yemen Arab Republic, 1985 : Exploration in the Banī Ḍabyān Region : a. The Survey ; b. The Sabaeen Antiquities in the Wādī Yalā Area », dans *East and West*, 35, 1985, p. 338-351.



Pl. 8 a. — Le sondage en L2, vu d'en haut depuis le sud, dans lequel affleure la structure Mε.



Pl. 8 b. — Tablette de culte en argile, avec décor en relief, trouvée en L1.

La fouille d'une habitation sabéenne

A l'intérieur de l'enceinte et parmi les nombreux amas de débris qui occupent la zone la plus élevée du site (que nous appellerons « cité haute »), nous avons remarqué un monticule de décombres, assez vaste pour correspondre à une structure sabéenne d'une certaine importance mais assez limité pour être exploré complètement, vu le peu de temps — une vingtaine de jours — dont nous disposions.

Nous recrutâmes vingt-cinq ouvriers de la tribu des Āl Ṭāhir (Banī Ḍabyān) et la fouille commença sous ma direction, avec l'aide de l'archéologue Sabina Antonini, des architectes Enzo Labianca et Mario Mascellani et des fonctionnaires de la Haute Autorité des Antiquités, des Musées et des Bibliothèques de Ṣan'ā', Aḥmad Shamsān et Hazzā' Sa'id.

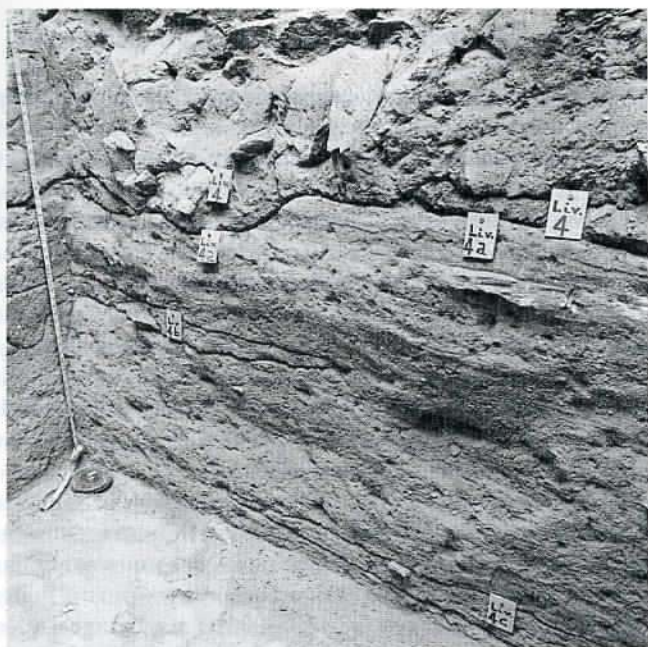
A la fin du travail, nous avons dégagé les trois quarts environ de la structure, en fait une habitation sabéenne (« maison A »), qui appartenait sans aucun doute à des personnes d'un niveau social élevé (pl. 4 b).

La bâtisse se composait d'un corps principal quadrangulaire ; elle s'ouvrait sur une rue menant de la place centrale au secteur nord de la « ville haute », avec quelques pièces ajoutées sur deux côtés. La façade de l'édifice, tournée vers l'est, montrait une disposition symétrique, avec la porte d'entrée au centre, flanquée de deux fenêtres, et, de chaque côté, l'une de ces pièces latérales ajoutées.

La porte, large et à double battant, menait à une salle longue et étroite (L1 ; voir pl. 5 a), au fond de laquelle se trouvait l'escalier conduisant à l'étage supérieur (pl. 6 a). Les trous dans lesquels les poutres venaient se loger et les creux où s'encastrait le plancher du premier étage sont encore visibles dans le mur nord de cette salle.

Une porte, percée au milieu du côté sud de L1, conduisait à une vaste pièce rectangulaire (L6) dans laquelle, à l'angle sud-ouest, se trouvait un bassin constitué de dalles de pierre. Une fenêtre, qui donnait sur la rue à l'est, éclairait la pièce. Une autre fenêtre, flanquée d'une porte, faisait communiquer L6 avec L2, une petite pièce adjacente à l'ouest, dans laquelle se trouvait également, à l'angle sud-ouest, un bassin fait de dalles de granit et de briques crues.

En haut de la première des deux volées de marches de l'escalier qui se trouvait au fond de L1 s'ouvrait une porte permettant d'entrer dans une pièce de plan irrégulier, L10 ; on y remarque aussi, dans les parois, des trous rectangulaires où venaient se loger les poutres du plancher de l'étage supérieur. Comme le mur ouest de cette pièce converge avec le mur est, il semblerait que L10 fut gagné sur l'espace qui séparait l'habitation fouillée d'une autre maison voisine.



PL. 9 a. — La section ouest du sondage en L6. L'échantillon de charbon n° 5 a été prélevé dans le niveau marqué par la fiche « Liv. 4 » (numéro donné provisoirement pendant la fouille).



PL. 9 b. — La section nord du sondage en L6. Ici aussi, ce sont des numéros de niveau provisoires.

L'unique passage entre la pièce d'entrée et l'aile septentrionale de la maison est une sorte de fenêtre (P4) qui, depuis L1, s'ouvre exactement à l'endroit où communiquent les deux pièces L7 et L12 (P12). Il semble vraisemblable que l'ouverture dans le mur nord de L1 soit une porte avec un seuil exceptionnellement élevé et non une simple fenêtre. Un escabeau en bois devait être employé pour atteindre ce passage élevé. Quoi qu'il en soit, la base de la porte qui mettait en relation L7 et L12 (P12) est également surélevée, se trouvant à environ un mètre au-dessus du sol de ces deux petites pièces. L12 a une fenêtre qui s'ouvre sur la rue à l'est de la maison et la Mission y a découvert un beau bassin fait de dalles de pierre, situé dans l'angle où se trouve la porte. Aucun détail particulier ne peut être relevé sur les parois lisses et bien conservées de L7.

C'est au centre de cette ruine, en forme de dôme, près de la limite occidentale de la zone fouillée, que l'élévation des constructions antiques atteint son maximum. En ce point, les murs sont conservés sur une hauteur de 5 m environ. Les structures les plus à l'ouest ont conservé, de ce fait, des vestiges abondants de l'étage supérieur : ainsi voit-on dans les parois de la petite pièce L11 non seulement les trous pour les poutres du plancher mais aussi les montants d'une fenêtre (ou d'une porte ?) (P10) mettant en relation les deux pièces du premier étage, qui se trouvaient au-dessus de L7 et de L11 (pl. 6 b).

Les pièces L3, L4, L5, L8 et L9 ont été ajoutées sur les côtés d'une structure préexistante ; en effet, ces pièces s'appuient simplement sur le corps de bâtiment central. L3 a été aménagé dans l'espace qui séparait l'habitation fouillée d'une maison voisine, orientée autrement ; L5 était un magasin étroit, peut-être éclairé par une petite fenêtre située dans le mur est. On accédait à ces deux pièces par une porte située au sud (P2), aménagée d'une manière semblable à la porte P4 (dans L1), au-dessus d'une structure destinée également à diviser les deux salles. L9 était une vaste pièce carrée avec un accès direct sur la rue. L4 et L8 n'ont pas encore été fouillés.

L'existence d'un étage a eu une influence notable sur la position stratigraphique des objets, découverts parmi les matériaux effondrés, qui remplissaient les intervalles délimités par les structures en pierre, particulièrement bien conservées. La fouille a découvert tout d'abord un premier niveau (niveau 1 a) avec de la céramique et d'autres objets, situé à une hauteur d'environ 60-80 cm au-dessus du sol des pièces ; ensuite, juste au-dessus de ces sols (qui étaient faits le plus souvent de planches de bois) un deuxième niveau (niveau 1b), également avec du matériel, a été atteint. De manière évidente, le premier niveau contenait les vestiges du premier étage, tandis que le deuxième conservait ceux du rez-de-chaussée.

La quantité de céramique ramassée est énorme : plus de 70 réci-
pients de dimension standard (*zanâbil*). La reconstitution des vases
donnera sans aucun doute un échantillonnage de vaisselle sabéenne
homogène et complet. A l'exception d'une tablette de culte en terre
cuite, fort intéressante, avec une représentation figurée et des
motifs originaux (pl. 8 b)³⁹, les autres pièces (meules, pilons, mortiers,
fragments de bronze et de fer, morceaux de vase en albâtre, coquil-
lages, os d'animaux, graines, etc.) n'ont pas une grande valeur
artistique. Cependant, une analyse comparative des différentes
classes d'objets, en relation avec une étude fonctionnelle de l'ar-
chitecture, donnera sans doute aux archéologues et aux historiens
une première idée de ce qu'était la vie quotidienne dans une commu-
nauté sudarabique de la période archaïque.

Nous disons archaïque parce que, d'un point de vue typologique,
la céramique paraît confirmer les hypothèses que nous avons for-
mulées, il y a quelques années, en confrontant les fragments recueillis
en surface à Yalâ/ad-Durayb avec les matériaux de Hajar Ibn
Ḥumayd, seule fouille stratigraphique effectuée en Arabie méri-
dionale dont les résultats étaient alors disponibles⁴⁰.

Une nouvelle séquence stratigraphique

Dans le volume publié en septembre 1988, qui contient le rapport
sur les reconnaissances systématiques (archéologiques, épigra-
phiques, géomorphologiques) conduites sur le vaste ensemble sabéen
du wādī Yalâ⁴¹, on trouvait déjà ces hypothèses de chronologie
haute — que nous reprendrons ci-dessous —, mais aussi un certain
nombre de conjectures sur la conformation physique de la ville.
Ainsi, à notre avis, le niveau plus élevé de la « ville haute », par
rapport au reste du site compris dans la muraille (« ville basse »),
n'était pas dû à un terrain naturellement plus élevé mais à l'inter-
vention humaine, c'est-à-dire à une « succession de deux périodes
(ou davantage) de construction ou de reconstruction au même
endroit »⁴².

La possibilité de découvrir à Yalâ/ad-Durayb une séquence strati-
graphique nous avait donc incité à choisir ce site et à demander aux
autorités locales l'autorisation d'y faire une fouille. On pouvait
espérer mettre en relation les données archéologiques d'une ville
sudarabique avec la chronologie relative (et peut-être absolue).

39. Inv. n° Y.87.Y/1.

40. G. Van Beek, *Hajar Bin Ḥumayd...*, op. cit.

41. A. de Maigret (éd.), *The Sabaean Archaeological Complex in the Wādī Yalā (Eastern Ḥawlān at-Ṭiyāl, Yemen Arab Republic)* (= IsMEO Reports and Memoirs, XXI), Roma, 1988.

42. A. de Maigret, « Archaeological survey in the Wādī Yalā antiquities », dans A. de Maigret (éd.), *The Sab. Arch. Complex...*, op. cit., p. 13.

Pour cette raison, il fut décidé — une fois que la fouille eut atteint le sol de la « maison A » — de descendre davantage pour vérifier nos hypothèses. Là où des anomalies structurelles dans l'architecture de la maison semblaient dénoter l'existence de structures et d'accumulations sous-jacentes, l'excavation fut poursuivie et trois sondages stratigraphiques, exécutés sous les sols des pièces L2, L5 et L6, permirent d'enrichir les résultats obtenus.

Quelques dizaines de centimètres suffirent, en effet, pour qu'apparaissent des structures plus anciennes, de même orientation que l'édifice supérieur, mais qui dénotaient une organisation planimétrique différente.

Une analyse architectonique et stratigraphique démontra que ces murs appartenaient à deux périodes différentes : une plus récente, illustrée par des ouvrages en partie réutilisés comme fondations des structures supérieures (M β , M γ , M δ) ; et une plus ancienne, à laquelle appartenaient deux murs parallèles, à quelque cinq mètres et demi l'un de l'autre (M α , M ε), qui ne furent pas réutilisés par les constructions postérieures.

Dans le but d'illustrer la succession effective des ouvrages et des strates, nous avons dessiné et photographié avec soin les sections des deux sondages les plus profonds (ceux en L5 et L6 ; pour ce dernier, voir fig. 3) ; nous avons également recueilli et catalogué les objets découverts ; enfin, nous avons prélevé des échantillons abondants de charbon dans d'épais niveaux d'incendie, qui recouvraient les sols de la « maison A » ou qui étaient visibles dans les sections des sondages.

Les dessins des sections indiquent qu'une *strate A*, plus superficielle et relative à la « maison A », est précédée par au moins trois autres phases d'occupation. De haut en bas, celles-ci sont illustrées par :

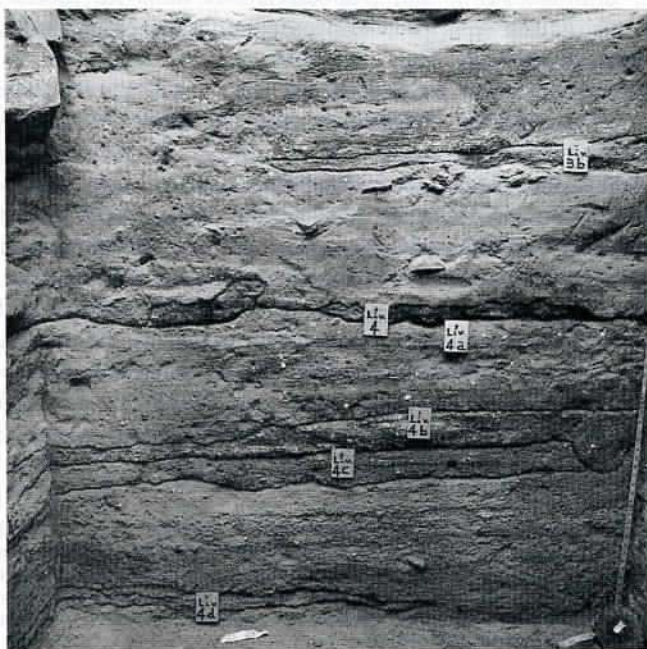
— une *strate B* caractérisée par les structures M β et M γ (et également M δ en L2) et par des niveaux de terre meuble de couleur beige avec d'abondantes inclusions de céramique et d'os (niveau 2a) ; elle se termine en bas par un épais niveau d'incendie avec des cendres et des charbons (niveau 2d) ;

— une *strate C*, marquée par la structure M α (et M ε en L2) et par un remplissage de terre couleur noisette, compacte, dans laquelle étaient insérés des granules de plâtre et des fragments de céramique (niveau 3a) ; elle se termine par un niveau net de destruction avec du bois et des charbons (niveau 3c) ;

— une *strate D*, atteinte seulement dans le sondage le plus profond en L6, dépourvue de structures (peut-être du fait de l'étroitesse de l'espace fouillé) mais avec une occupation humaine comme le prouve la présence de fragments de céramique et de lentilles de cendres.



PL. 10 a. — La section est du sondage en L6. Dans le niveau marqué par la fiche « Liv. 3 » a été prélevé l'échantillon de charbon n° 4.



PL. 10 b. — La section sud du sondage en L6. Dans l'angle en bas à gauche, a été trouvé le gravier granitique qui pourrait indiquer la fin des niveaux d'occupation.

La céramique trouvée dans les diverses strates montre des différences notables dans son état de conservation (celle de la *strate D*, par exemple, est beaucoup plus émiettée que celle trouvée dans les niveaux supérieurs) mais elle ne change pas d'un point de vue typologique, s'insérant dans le répertoire habituel des vases sabéens.

A la base de la *strate D* commence à apparaître, dans l'angle sud-est du sondage en L6, un niveau de sable granitique d'origine alluviale (niveau 4d), qui semblerait indiquer la fin des niveaux d'occupation et annoncer le sol vierge (le lit du wâdî), sur lequel s'installèrent les premiers habitants (sabéens) de Yalâ/ad-Durayb.

Datations par le ^{14}C

Un peu plus d'une année après la fin de la fouille, plus exactement le 27 janvier 1989, arrivèrent les résultats des analyses de ^{14}C effectuées par le Département de Physique de l'Université de Rome « La Sapienza » sur un choix de cinq échantillons⁴³. Les données qui en résultent peuvent maintenant être mises en relation avec les séquences stratigraphiques et offrir d'intéressants éléments pour définir les principales phases d'occupation de ce grand centre sudarabique.

Les échantillons⁴⁴ n° 1 et 2 ont été prélevés sur les petites poutres brûlées, tombées sur le sol, respectivement dans les pièces L1 et L10 de la « maison A » ; ceux-ci proviennent, par conséquent, de la destruction de la *strate A*.

Leur datation donne les chiffres suivants : pour l'incendie en L1 : $850 \div 650$ avant l'ère chrétienne ; pour celui en L10, $825 \div 585$ avant l'ère chrétienne.

Les échantillons n° 3, 4 et 5 proviennent du sondage effectué sous le sol de L6. Plus précisément, le n° 3 a été prélevé dans le niveau de charbon 2d, quand celui-ci commença à faire son apparition à la surface de la fouille ; le n° 4 provient du même niveau mais a été ramassé directement sur la section du sondage à la fin de la fouille (paroi est) ; le n° 5 vient en revanche du niveau de bois et charbon le plus bas, 3c, et, comme le n° 4, a été pris directement sur la section stratigraphique (paroi ouest) à la fin de la fouille. De tels charbons se rapportent à la destruction de la *strate B* (échantillons n° 3 et 4) et de la *strate C* (échantillon n° 5).

43. Nous remercions toutes les personnes du Laboratoire Radiodatations du Département qui ont effectué les analyses ainsi que le Dr V. Francaviglia qui s'est aimablement proposé comme intermédiaire entre ce Laboratoire et la Mission. Nous exprimons également notre reconnaissance au Dr B. Marcolongo et au Dr A. Palmieri qui ont bien voulu nous expliquer les valeurs et nous illustrer le sens technique de ces datations.

44. Les numéros de laboratoire attribués aux divers échantillons sont : n° 1, R 1945a ; n° 2, R 1949a ; n° 3, R 1948a ; n° 4, R 1946a ; n° 5, R 1947a.

Voici les datations : pour l'échantillon n° 3, $1100 \div 795$ avant l'ère chrétienne ; pour le n° 4, $1240 \div 830$; pour le n° 5, $1395 \div 920$.

Ces datations sont exprimées selon les valeurs calibrées : ceci signifie que les valeurs absolues obtenues par les instruments en laboratoire ont été corrigées des erreurs dues aux radiations solaires, au champ magnétique terrestre, etc., sur la base des plus récentes observations dendrochronologiques⁴⁵. Par ailleurs, il faut noter que ces dates se réfèrent à la mort des plantes et non à la carbonisation du bois.

Comme on le voit, la fourchette dans laquelle peuvent être situées les dates effectives est très étendue, mais cette étendue même donne l'assurance que de telles dates sont effectivement comprises à l'intérieur de ce laps de temps.

Les périodes auxquelles se réfèrent les valeurs ci-dessus ne semblent pas en contradiction avec la chronologie que nous avons attribuée en son temps aux antiquités du wâdi Yalâ et avec les résultats des fouilles américaines de Hajar Ibn Ḥumayd dans le wâdi Bayḥân et de Hajar at-Tamra dans le wâdi al-Jûba⁴⁶. Mais ces valeurs constituent évidemment un obstacle sérieux au maintien des thèses des historiens et philologues qui défendent une « chronologie courte » pour le commencement de l'écriture sudarabique⁴⁷.

Pour ces derniers, en effet, même la date la plus basse obtenue par les calculs de calibration demeure beaucoup trop haute : 585 avant l'ère chrétienne pour les branches carbonisées recueillies sur le sol de L10 ; 650 pour celles trouvées en L1 ; 795 et 830 pour les charbons prélevés dans le niveau 2d, et 920 pour ceux du niveau 3c, dans le sondage fait en L6. Or, comme nous le verrons, on trouve des tessons inscrits dans les niveaux où ont été prélevés certains de ces charbons.

Il est vrai, comme on l'a déjà signalé, que ces dates correspondent à la mort des plantes et non à l'incendie du bois de charpente des constructions. Mais on peut estimer que les planchers et les couvertures faits dans ce bois ont été employés en moyenne pendant une cinquantaine d'années ; en conséquence, 535 avant l'ère chrétienne (fin de L10), 600 (fin de L1), 745 (fin de la *strate B*) et 870 (fin de la

45. Les valeurs instrumentales absolues, calculées en donnant une demi-vie de 5568 années au ^{14}C , ont donné : pour l'échantillon n° 1, 2600 ± 50 avant le temps présent (A.T.P.) ; pour l'échantillon n° 2, 2570 ± 60 A.T.P. ; pour l'échantillon n° 3, 2750 ± 75 A.T.P. ; pour l'échantillon n° 4, 2840 ± 70 A.T.P. ; pour l'échantillon n° 5, 2980 ± 65 A.T.P.

46. J. A. Blakely, J. A. Sauer, M. R. Toplyn, *The Wadi al-Jubah Archaeological Project. Volume 2 : Site Reconnaissance in North Yemen, 1983*, Washington, 1985, p. 47 et suiv.

47. Concernant la « chronologie courte », voir en dernier lieu Jacqueline Pirenne « The Chronology of Ancient South Arabia-Diversity of Opinion », dans W. Daum (éd.), *Yemen. 3000 Years of Art and Civilisation in Arabia Felix*, Innsbruck, 1988, p. 116 et suiv.

strate C) peuvent être retenus comme dates définitives pour la destruction des pièces et des structures. Ces dates restent de toute façon très hautes et représentent encore une réelle difficulté pour ceux qui placent au début du *v*^e siècle les plus anciens documents en écriture sudarabique.

Conséquences pour la chronologie

Étudions maintenant le problème de l'apparition de cette écriture. La campagne de coopération et de recherche archéologique de 1987 se termina à peine dix jours après la fin des fouilles de Yalâ/ad-Durayb et nous n'eûmes pas le temps d'analyser en entier le matériel céramique provenant de la « maison A » et de ses sondages. Toutefois, un lavage rapide d'une partie de la collection permit de trouver au moins sept inscriptions incisées sur tesson, que nous avons cataloguées et décrites mais qui, malheureusement, ne purent pas être photographiées.

Parmi celles-ci, quatre proviennent de la *strate A*⁴⁸ et doivent être considérées comme antérieures à 535 avant l'ère chrétienne ; les trois autres proviennent de la *strate B*⁴⁹ et seraient, en conséquence, antérieures à 745. Une brève inscription a également été estampillée en haut de la tablette cultuelle en argile déjà mentionnée.

Nous avons choisi, comme on l'a vu, la date la plus basse, ce qui donne un *terminus ante quem*, pour la fin des trois phases d'occupation de Yalâ. Mais on pourrait retenir tout aussi bien n'importe quel chiffre à l'intérieur de la fourchette donnée par les calculs de calibration. Par exemple, si nous datons la fin de la « maison A » (probablement contemporaine de la fin de Yalâ/ad-Durayb) en 535 avant l'ère chrétienne, ceci signifierait qu'un tel chiffre ne peut être abaissé en aucune manière mais rien n'empêcherait de le remonter jusqu'à 825 avant l'ère chrétienne, date qui correspondrait au point le plus haut de la fourchette chronologique calibrée, obtenue par l'échantillon n° 2 du sol de L10.

Ceci vaut évidemment pour les autres échantillons. Ainsi la *strate C* pourrait être située au point le plus haut (1395 avant l'ère chrétienne environ) de la fourchette calibrée dans laquelle est compris l'échantillon n° 5 recueilli en section dans le niveau 3c⁵⁰.

De toute manière, les inscriptions sur les tessons de Yalâ/ad-

48. Inv. n° Y.87.Y/57, de L1 ; inv. n° Y.87.Y/58 et Y.87.Y/59 de L11 ; inv. n° Y.87.Y/64 de L10.

49. Inv. n° Y.87.Y/61, du sondage en L2 ; inv. n° Y.87.Y/62 et Y.87.Y/63 du niveau 2a dans le sondage en L6.

50. Nous n'avons pas de datations pour la *strate D*, la plus profonde, mais il est clair que celle-ci (qui peut être attribuée grâce à la céramique, comme les autres, à la période sabéenne) devrait appartenir à une période très ancienne, qui pourrait remonter peut-être jusqu'au milieu du II^e millénaire.

Durayb nous prouvent que l'écriture sabéenne est plus ancienne qu'on ne le pensait jusqu'alors et qu'elle était largement diffusée et populaire, puisque ces inscriptions apparaissent dans un contexte domestique⁵¹.

Mais les résultats obtenus ne se limitent pas aux inscriptions utilitaires. Une inscription monumentale, remployée aujourd'hui dans la seule habitation moderne se trouvant à l'intérieur de l'enceinte de la ville antique (Y. 85.Y/3 a-b), aurait été dégagée par le ruissellement des eaux dans la partie occidentale du site. Ce texte commémore une dédicace effectuée par le « compagnon » (*mwd*) de deux souverains sabéens, Yada'il et Yatha'amar, ainsi que des constructions (?) sur l'enceinte de Ḥafaray (*Ḥfry*), très vraisemblablement le nom antique de Yalâ/ad-Durayb. Sa graphie appartient au style B4 de Jacqueline Pirenne, comme me l'indique Christian Robin, l'épigraphiste de la Mission⁵². Si ce texte provient effectivement du site comme tout donne à le penser, et si l'on admet que la destruction de la « maison A » permet de dater l'abandon de la ville, il en résulte que le style B4 (que Jacqueline Pirenne situe vers 380 avant l'ère chrétienne) était en usage à une date indéterminée avant 535.

La belle graphie classique créée par Karib'il Watar fils de Dhamar'alī, antérieure semble-t-il de plusieurs générations, trouvée notamment dans les inscriptions rupestres du site voisin de Shi'b

51. Avant celles de Yalâ, d'autres inscriptions sur céramique avaient été trouvées à Hajar Ibn Ḥumayd, dans un contexte que les fouilleurs estimaient antérieur à 500 avant l'ère chrétienne : voir ci-dessus et n. 12.

52. Dans ce texte, édité par Giovanni Garbini dans A. de Maigret (éd.), *The Sab. Arch. Complex...*, op. cit., p. 38-40 et pl. 53 b et 54 a-b, on peut lire aux lignes 1-2 :

1 ...]. 'dnt mwd Yd'e'l w-Yf'mr hqny 'lmqh 'lm.[...]

2 ...]. Yd'e'l b-'ly gn' Ḥfry w-ygn'n-h w-hqm-h l-hlf-h[...]

Dans la transcription de Giovanni Garbini, supprimer le *l* devant 'lmqh (ligne 1) et supprimer le *n* dans hqmnh (ligne 2).

1 ...]. Adhanat(?), compagnon de Yada'il et de Yatha'amar, a dédié à Almaqah 'Alm.[...]

2 ...]. Yada'e'il sur l'enceinte de Ḥafaray puis l'a munie d'une enceinte, tandis qu'il l'érigait jusqu'à sa porte [...]

Au début de la ligne 2, on avait probablement mention de la construction d'un palais (comparer avec MAFRAY-Abū Thawr 2 = CIH 368, MAFRAY-Abū Thawr 3, etc.) qui devait s'intégrer dans l'enceinte de la ville. Le pronom suffixe féminin -h (dans ygn'n-h, hqm-h et l-hlf-h) pourrait renvoyer à la « ville » nommée Ḥfry : en sabéen, le mot « ville » (*hgr*) est féminin et, de plus, le schème *f'ly* correspond probablement à l'arabe *fa'lā/fu'lā*, féminin de l'élatif *af'al*. La corégence des deux moukarribs Yada'il et Yatha'amar était déjà attestée dans Fa 69, texte que Jacqueline Pirenne (*Paléographie...*, op. cit., p. 309) classe également en B4. La paléographie indique donc clairement que le texte Y.85.Y/3 n'est pas légèrement antérieur aux inscriptions toutes proches du Shi'b al-'Aq, qui datent du règne de Karib'il Watar, fils de Dhamar'alī, comme le pense Giovanni Garbini (p. 39) mais qu'il est, au contraire, postérieur de quelques générations.

Échantillons des charbons collectés pendant les fouilles italiennes à Yalâ/Ad-Durayb
et résultats des analyses de ^{14}C effectuées au Département de Physique de l'Université
« La Sapienza » de Rome.

Données des fouilles				Données des analyses au ^{14}C		
échan- tillons	provenance topo- graphique	provenance strati- graphique	phases	labo- ratoire	datations instrum. absolues	datations calibrées
1	<i>locus 1</i>	niveau 1c	<i>strate A</i>	R 1945a	2600 ± 50 A.T.P.	$850 \div 650$ av.è.chr.
2	<i>locus 10</i>	niveau 1c	<i>strate A</i>	R 1949a	2570 ± 60 A.T.P.	$825 \div 585$ av.è.chr.
3	<i>locus 6 : sondage</i>	niveau 2d	<i>strate B</i>	R 1948a	2750 ± 75 A.T.P.	$1100 \div 795$ av.è.chr.
4	<i>locus 6 : sondage</i>	niveau 2d	<i>strate B</i>	R 1946a	2840 ± 70 A.T.P.	$1240 \div 830$ av.è.chr.
5	<i>locus 6 : sondage</i>	niveau 3c	<i>strate C</i>	R 1947a	2980 ± 65 A.T.P.	$1395 \div 920$ av.è.chr.

al-'Aql, ne pourrait guère être postérieure à la fin du VII^e siècle. Cette constatation donne quelque consistance à l'identification de ce souverain avec le Karibilu des textes assyriens, proposée notamment par Hermann von Wissmann, mais ne la prouve pas encore.

(A. de M.)

*
* *

MM. André CAQUOT, Paul GARELLI, Jean IRIGOIN et Bernard GUENÉE interviennent après cette communication.
